

L'expédition dans la jungle du Yucatán

Jacques Siron (texte et dessins)

EXTRAIT du témoignage de Lionel Milagro, archéogravatologue, chef de l'expédition de l'Instituto Internacional de Gravatología dans la jungle du Yucatán mexicain, et celui de Tlaxco, contremaître des équipes techniques de l'Institut.

Lionel Milagro, chef d'expédition

Il devait être le milieu de la nuit. Les porteurs avaient fini par cesser leurs bavardages, leurs jeux de dés et leurs rires, mais impossible de trouver le sommeil. J'étais écrasé par la moiteur. Le moindre mouvement me coûtait des tonnes. De jour, la toile de ma tente m'aurait isolé de la jungle ; mais la nuit était aveugle, la toile devenait transparente à tous les bruits, la nuit déformait l'espace, la nuit le rendait gigantesque. La cécité des ténèbres amplifiait les craquements à droite, les glissements à gauche, les cris étouffés au dessus, les coassements graves derrière, les appels lointains qui ne laissaient jamais la jungle au repos. L'inquiétude de ce monde grouillant, infiniment petit, infiniment grand, croissait avec l'insomnie. Chaque respiration ne faisait qu'enfiévrer mes pensées : je m'en voulais d'avoir écouté Tlaxco, le chef technique de l'expédition, qui avait insisté pour se séparer de Pablo, un des porteurs blessé au genou qui ne pouvait plus marcher ; on l'avait laissé seul dans la jungle au pied d'une cascade avec quelques vivres, en l'assurant de venir le rechercher à notre retour. « Nous sommes tous nés dans la forêt vierge, nous en connaissant les dangers et les ressources, nous vivons en harmonie avec elle » m'avait répété l'équipe des porteurs. « Pablo connaît parfaitement son affaire » avaient-ils ajouté pour me rassurer. « Toi qui ne connais rien à ce monde, jamais nous t'aurions laissé seul ». C'est vrai que j'étais un novice, mais un remords mou rampait dans mon esprit. Le moulin de ma mauvaise conscience semblait devoir tourner éternellement. Je guettais les appels désespérés de Pablo, qui allaient surgir bientôt de l'obscurité, j'en étais persuadé, tout en sachant parfaitement que Pablo était beaucoup trop loin. Les rires moqueurs des singes qui se balançaient au-dessus de ma tête me semblaient personnellement adressés.



Le dieu maya Gravatextol offrant un plat de gravats spectraux au Grand Prêtres

Extrait du carnet de croquis de Lionel Milagro.

Copie d'un codex appartenant à l'Instituto Internacional de Gravatología de Cuernavaca.

Le tourbillon de mes pensées finit par abandonner Pablo pour se fixer sur une scène qui m'avait fortement troublé. C'est vrai que j'étais un novice, archéologue fraîchement diplômé, fraîchement engagé à l'Instituto Internacional de Gravatología de la Universidad Libre de Cuernavaca, fraîchement chargé d'un premier travail par mon patron, le Profesor Sánchez. Je devais piloter sur longue distance des drones qui survolaient la jungle avec des sondes infrarouges. Le programme de recherches visait à repérer des traces d'activités gravatiques spectrales dans la forêt vierge de la Brujería, au milieu de la péninsule du Yucatán, près de la frontière guatémaltèque. Le travail était long, répétitif, hasardeux, le genre de corvée fastidieuse qu'on donne à un novice qui ne connaît pas grand chose au monde.

La scène qui tournait en boucle dans mon insomnie débutait dans le bureau du Profesor Sánchez : je lui annonçais fièrement la découverte d'un foyer intense enfoui sous la canopée, loin de tout. Je revoyais l'enthousiasme de Sánchez à mon annonce. « Des activités gravatiques spectrales dans la Brujería ! Formidable ! Ne perdons pas de temps ! Envoyons au plus vite une expédition pour fouiller l'emplacement. Lionel, la jungle est trop touffue pour les hélicoptères. La seule manière de parvenir sur le site est de s'y rendre à pied ».

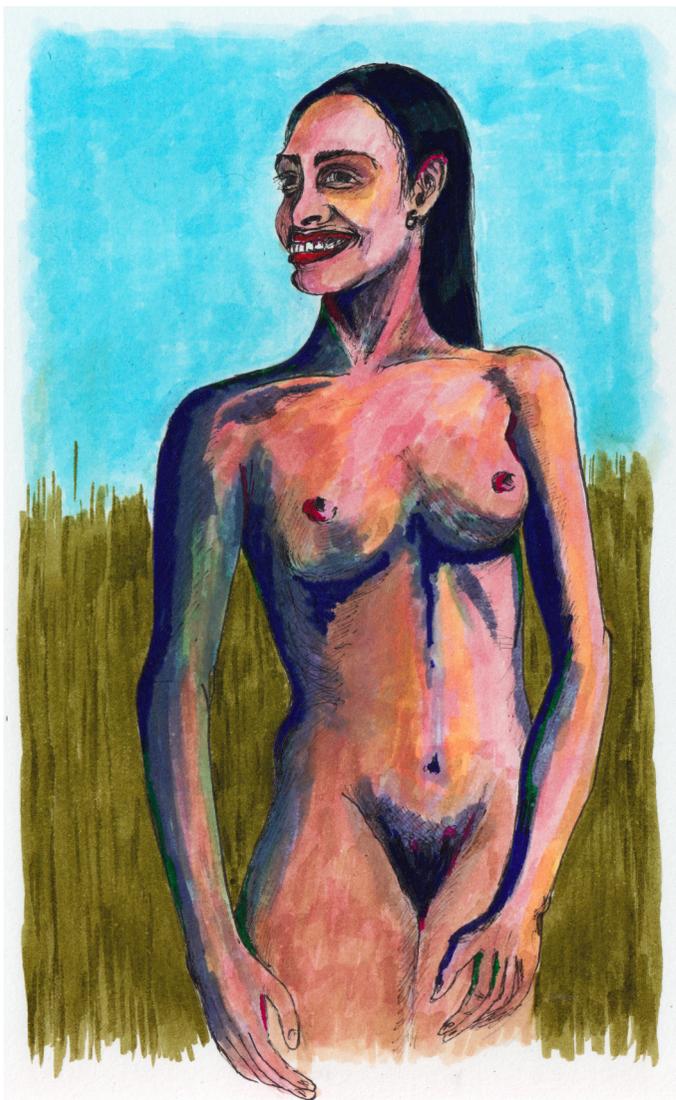
Un crapaud explosa juste à côté de la tente. L'excitation de Sánchez me faisait oublier la chaleur étouffante de la nuit. Je revoyais aussi les deux autres personnes qui assistaient à la scène : Ixchel, la directrice de laboratoire de gravatologie pratique, et son cousin Tlaxco, contremaître des équipes techniques de l'Institut. Dès mon arrivée à l'Institut, j'avais été subjugué par Ixchel, une splendide indienne à la voix profonde. Elle était toujours restée très distante à mon égard malgré mes timides tentatives d'approche. Quand Sánchez parla de l'expédition, je la revoyais insister pour engager les porteurs-fouilleurs provenant de sa famille. « Professor, je suis née au Yucatán au bord de la Brujería. Ma famille est la seule à bien connaître la région, nous connaissons le métier, nous avons tous déjà fouillé dans la Brujería. Et pour mener la logistique du voyage dans la jungle, vous connaissez les compétences de mon cousin Tlaxco ! ». Je revoyais le Profesor Sánchez, exubérant, pressé d'avancer les recherches, qui m'interrogeait sur l'organisation de l'expédition, la nourriture, les tentes, les cartes, les carabines, les outils. Comme ils en avaient l'habitude, Ixchel et Tlaxco conversaient entre eux dans leur langue, le maya yucathèque, un idiome agglutinant à harmonie vocalique dont les consonnes sont produites par flux pulmonaire et par flux glottal. J'entendais le Profesor Sánchez me dire avec enthousiasme : « Lionel, c'est toi qui vas diriger l'expédition dans la forêt vierge ! » C'est vrai que j'étais un novice, mais je me revoyais tellement flatté de sa confiance malgré mon manque d'expérience.

La chaleur m'écrasait. La nuit s'épaississait, lourde, impitoyable. La scène qui obsédait mon insomnie prit soudain une autre tournure. Ixchel cessa de parler avec Tlaxco pour se tourner vers moi. Un léger sourire flottait sur son visage. Nos yeux se croisèrent franchement, pour la première fois. Sa beauté sauvage rayonnait d'élégance. La distance un peu hautaine qu'elle avait toujours maintenu entre nous avait disparu. Une douceur sans limite s'installa, je répondis à son sourire, j'étais sur le point de m'enhardir, de m'approcher d'elle, de lui toucher le bras, quand elle me

planta soudain un regard intense, profond, pénétrant, un regard que j'eus beaucoup de peine à soutenir. J'étais troublé, paralysé, ne sachant comment l'interpréter. Je crus entendre des sons qu'Ixchel murmurait secrètement à Tlaxco alors qu'elle continuait de me fixer. Plus je remontais dans les souvenirs de cette scène, plus les gravats de sons de sa voix s'agglutinaient pour former des mots, fracassés d'abord, puis estompés, puis parfaitement nets. La phrase finit par tourner en boucle, avec des mots tièdes, froids, puis absolument congelés : « Il va comprendre, le petit novice ».

Au fond des ténèbres de la Brujería, je ne savais que faire de ce regard, de ce sourire, de cette phrase glaciale, de ces souvenirs tourbillonnants. Ixchel avait voulu dire quelque chose, mais quoi ? Bienveillance ou malveillance ? S'agissait-il d'un éclat de jalousie vis-à-vis d'un novice qui passait sous le nez des anciens de l'Institut ? D'un bizutage cruel ? D'une menace voilée ? D'une tentative d'hypnose ou de manipulation perfide ? Ou en s'adressant à moi avec une telle intensité, m'aurait-elle fait une déclaration d'amour ? Ou ne s'agissait-il que de paroles complètement anodines, ou même de spéculations infondées provenant de l'imagination de l'amoureux éconduit que j'étais, déçu, troublé par les yeux ténébreux de la belle indienne. Était-ce moi ou elle ? Le piège se refermait. Ses yeux m'avaient transpercé au point de contrôler mes pensées. Pourquoi est-ce que je comprenais tout d'un coup la langue indigène du Yucatán, agglutinante à harmonie vocalique ? C'est vrai que j'étais un novice, mais j'avais cru jusque là que ma nature était rationnelle, je venais de terminer une formation scientifique, on avait loué mon intelligence, ma méthode, mes capacités de déduction et de logique. Et voilà que j'étais prisonnier d'une force supérieure qui me dominait entièrement. Et qui me plongeait en même temps dans des élans d'une folle liberté.

Tout semblait léger et dérisoire, échappant à mes travers trop raisonnables qui habituellement me freinaient dans mes désirs profonds. Fier de mener l'expédition. Excité par les découvertes exceptionnelles que nous étions sur le point de faire. Emballé par notre équipe dans laquelle régnait une camaraderie franche, soudée par les efforts et par notre amour des gravats. Reconnaissant envers Tlaxco, qui s'était comporté comme un frère pour moi pendant ces jours de marche difficile dans le labyrinthe de la Brujería. Reconnaissant envers les porteurs indigènes, qui m'apprenaient à déchiffrer les secrets de la jungle, à chanter leurs mélodies, à articuler des phrases dans leur langue, avec une simplicité naturelle et une authenticité qui manquaient tant aux



**Une indigène maya
(probablement la
sœur ou la belle-
sœur de Ixchel)**

Carnet de croquis de
Lionel Milagro

universitaires et aux chercheurs de l'Institut que j'avais fréquentés jusque là. Bouleversé par ce monde qui se donnait entièrement sans calcul ni artifice, et à qui les dangers de la jungle donnait une présence tranquille et joyeuse.

La gloire m'attendait ! Demain, nous allions parvenir à l'emplacement que nous cherchions. Mon ambition allait s'épanouir. Mes découvertes allaient révolutionner la gravatologie. Profesor Sánchez me nommerait à un haut poste dans l'Institut. Une carrière internationale s'ouvrirait devant moi, je surpasserais mon maître, je prendrais sa place grâce à mon approche visionnaire. Et l'amour allait triompher ! J'avais désormais toutes mes chances avec Ixchel. Son sourire et ses beaux yeux répandraient une tendresse infinie. Elle effacerait mes peurs, elle me ferait découvrir des merveilles, elle deviendrait mon double. Tout devenait clair. Rien n'avait de l'importance. J'étais réconcilié avec tout l'univers.

Cette euphorie fit place à des vagues d'inquiétude vertigineuse que je n'arrivais plus à contrôler. Un cliquetis contribuait à m'ébranler. Un cliquetis irréal qui se distinguait des sons de la jungle. Un petit bruit lointain, un impact métallique régulier et insistant. « Clic clic clic clic ». Je me concentrais sur ce rythme lancinant. Parfois, une faible lueur se réfléchissait sur la toile de la tente. J'attendais que cela cesse, je me secouais pour faire taire le cliquetis, mais il persistait, parfois masqué par un craquement de branche, les pas d'un jaguar, le glissement d'un tatou à neuf bandes, le bourdonnement lourd d'un coléoptère géant, les coassements des rainettes à yeux rouges. « Clic clic clic clic ». Je sentais près du campement une présence diffuse, presque douloureuse, comme si un être qui n'avait pas achevé son harmonie s'obstinait à entrechoquer du métal.

Après de longs quarts d'heure, je me décidai à sortir de la tente pour calmer la crainte qui ne faisait que croître. J'enfilai mes bottes, je saisis une lampe de poche et ma carabine. La nuit était dense, seuls quelques rares étoiles brillaient à travers la canopée. « Clic clic clic clic ». J'avancais avec précaution, m'arrêtant souvent en tendant l'oreille pour localiser le bruit tintinnabulant.

À l'extrémité du campement, une petite lumière verdâtre attira mon attention. Rivé à ma carabine, je me dirigeai vers elle avec précaution, en m'arrêtant dès que mes pas se faisaient entendre. Un singe faillit me trahir avec ses cris moqueurs. Je restai longtemps immobile, pétrifié, exacerbé par le cliquetis qui poursuivait sa ronde implacable. Mes jambes crispées devenaient douloureuses. J'aperçus furtivement deux silhouettes floues qui enveloppaient la lueur avec des gestes réguliers. Je mis ma carabine en joue, prêt à tirer à la moindre alerte. Je glissai sur une masse molle qui se déroba sous mes pas – un énorme iguane qui

protesta d'un long gémissement. J'échappai miraculeusement à la chute. Les oreilles tendues, je retenais le bruit de ma respiration de peur de signaler ma présence. Un vol de chauve-souris frémit au-dessus de ma tête. Je fus soulagé lorsque je crus reconnaître les silhouettes familières de deux de nos porteurs.

« Clic clic clic clic ». J'allais baisser ma carabine lorsque je fus pris d'une sensation de danger imminent. La lueur vibraït bizarrement en émettant un halo vaporeux, elle semblait provenir d'un tas phosphorescent qui tremblotait en lançant des soubresauts désordonnés. Une longue plainte murmurée qui sortait de la masse lumineuse se répandait dans le campement. Le cliquetis poursuivait inexorablement son rythme. Les gestes indéfinis des silhouettes dégageaient une sensation louche. Que manigançaient les porteurs ? Que dissimulait leur jeu trouble ? C'est vrai que j'étais un novice facile à rouler. Ixchel avait tant insisté pour imposer dans l'expédition des membres de sa famille. Tlaxco était-il de mèche ? N'avaient-ils pas tous manoeuvré ces derniers jours pour endormir ma méfiance ? Je marchai par inadvertance sur une branche qui, en craquant, signala ma présence. Brusquement, tout s'évanouit, la lueur, le cliquetis, la plainte murmurée, les deux silhouettes. J'attendis un long moment sans bouger, à l'affût d'un mouvement. Mais rien ne se passa. J'inspectai la place où j'avais vu les porteurs avec ma lampe de poche. Aucune trace, hormis une vipère fer de lance à la morsure mortelle, qui s'enfuit aussitôt. Je rentrai sous ma tente, encore agité par ce que j'avais vu. La température s'adoucissait, le cauchemar s'estompait. Je finis par m'endormir, persuadé d'être victime de sinistres illusions. Les porteurs avaient dû glisser dans ma boisson une drogue qui m'avait fait perdre tout contrôle.

Tlaxco, contremaître

C'est Profesor Sánchez qui m'a engagé à l'Instituto Internacional de Gravatología comme contremaître des techniciens, sur recommandation de ma cousine Ixchel. Lorsqu'elle travaille à l'Institut, Ixchel prend soin de ne jamais se dévoiler. Tous apprécient ses compétences et son professionnalisme, mais sous son abord courtois, elle reste toujours sur la réserve, gardant totalement hermétiques les accès aux émanations secrètes de la forêt vierge. J'étais avec elle dans le bureau de Profesor Sánchez lorsqu'il a chargé le jeune Lionel Milagro de diriger l'expédition de la Brujería. Lorsqu'elle l'a appris, Ixchel a jeté à Lionel ce que nous nommons « le regard de la jungle », celui que les femmes de mon hameau

utilisent pour voir au-delà. J'étais très étonné qu'elle ose se démasquer en public sur ce terrain, elle qui tient tant au secret de nos traditions. Heureusement, Profesor Sánchez n'a rien remarqué. Ixchel m'a chuchoté dans notre langue : « il faudra prendre soin de lui ». Elle m'a conforté, elle qui voyait juste, qui connaissait les risques secrets et les énergies opaques de la jungle, qui anticipait les obstacles que l'expédition allait rencontrer, qui avait jaugé Lionel avec acuité et clairvoyance.

Pour nous, l'univers de la forêt vierge, c'est la Brujería, la sorcellerie, nom que les géographes fédéraux nous ont emprunté pour désigner les territoires de Calakmul qui voient nos villages. Je suis né dans le hameau familial de Xochitl, au bord de la réserve de biosphère de Calakmul, au Sud de l'État de Campeche dans le Yucatán mexicain. Avec toute ma famille, nous avons participé aux différentes fouilles dans les ruines mayas de Calakmul, enfouies dans les forêts tropicales humides. Nous connaissons parfaitement les réseaux de canaux d'irrigation et les réservoirs qui relient ces villes formant le Royaume des Serpents, qui ont été brusquement abandonnées il y a mille ans.

Dans nos familles, les femmes transmettent de mères en filles des connaissances secrètes sur les mondes cachés et les fluides invisibles qui règnent dans la jungle. Je n'ai pas de mots pour décrire ce que nous vivons avec les arbres, les marécages, les animaux, les lumières, les odeurs, les sons. Je peux décrire des faits, des épisodes, des paroles, mais rien de tout cela évoque les niveaux profonds de la jungle que nous partageons avec nos villages.

L'expédition de l'Instituto Internacional de Gravatología dans la Brujería est partie avec mes frères et mes cousins que j'avais recruté comme porteurs. Les premiers jours de marche dans la jungle se sont déroulés facilement. Mes compagnons formaient un groupe solide et fiable. Nous nous entendions à merveille avec Lionel, chef d'expédition toujours charmant et intelligent. Il ne savait pas que deux sœurs d'Ixchel, habillées en hommes, faisaient partie de l'équipe. Nous avons besoin d'elles pour nous aider avec leurs connaissances intimes des plantes, des animaux et des fluides.

Un matin, Pablo, le seul porteur que je connaissais mal, a glissé dans un réservoir et s'est blessé aux genoux. En enlevant ses bottes, nous avons découvert avec horreur un petit tatouage que Pablo portait à la cheville. Nous avons tous reconnu le tatouage de la redoutable bande des pilliers

de fouilles archéologiques qui sévit depuis de nombreuses années dans le Yucatán, avec une extrême cruauté. J'avais perdu plusieurs compagnons lorsque nous fouillions les ruines de Calakmul, lâchement assassinés par ces pillards sans scrupules. Pablo et ses sbires n'hésiteraient pas à nous faire disparaître si nous trouvions des objets de valeurs. Nous avons embarqué une vipère mortelle dans nos bagages. Mais peut-être que l'accident de Pablo allait nous sauver d'un grand danger : nous lui avons pris son fusil en le laissant seul, notre survie étant à ce prix. Au retour, nous savions que nous devrions nous entourer de mille précautions avant de le rechercher. Pablo était de la pire espèce : le petit avantage stratégique que nous avons est qu'il ignorait qu'on le savait. Il était aussi essentiel que Lionel soit tenu à l'écart : nous craignons tous des réactions inappropriées de sa part qui nous auraient mis en péril.

Nous avons poursuivi notre marche sans encombre, jusqu'à la veille de notre arrivée à destination. Ce jour-là, Lionel Milagro semblait de plus en plus fébrile et méfiant. Alors qu'il se joignait volontiers à nos soirées passées à jouer et à chanter, il s'est retiré brusquement sous sa tente, le regard sombre. Les deux sœurs d'Ixchel, très inquiètes par ce revirement, se sont installées pour la nuit près de la tente de Lionel avec une petite lampe, prêtes à intervenir en cas de besoin. Elles fredonnaient discrètement des incantations pour apaiser les fluides maléfiques, en tricotant avec les longues aiguilles métalliques des gilets servant à protéger les âmes en détresse. Avant l'aube, elles ont quitté secrètement le campement pour pouvoir veiller à distance sur l'expédition avec des psalmodies et des danses rituelles. Le lendemain, nos inquiétudes sont allées grandissantes. Lionel ne nous adressait plus la parole, il semblait absorbé dans ses pensées, insensible à nos marques d'amitié, évasif, légèrement agressif, mal dans sa peau. Il a beaucoup insisté pour tailler lui-même le chemin dans la brousse, mu par une idée fixe qui le rendait arrogant et glacial. Lorsque nous nous sommes approchés du but, Lionel nous montrait avec mépris que c'était lui le chef et que nous n'étions que des sauvages ignorants. Il a brusquement disparu. Nos appels sont restés sans réponse.

Lionel Milagro, chef d'expédition

Le lendemain de ma folle nuit, le campement commença à bouger à l'aube. Je me levai d'un coup, plein d'une énergie nouvelle malgré mon insomnie : nous approchions du but ! Mais personne ne semblait s'en

réjouir. Les porteurs échangeaient des petites phrases rapides dans leur langue, sans leur jovialité habituelle. Tlaxco était devenu impénétrable, lui qui s'était montré si chaleureux envers moi les derniers jours. Au moment de partir, il manquait deux porteurs. Mes questions insistantes ne rencontraient que des réponses indifférentes, comme si cette disparition était dans l'ordre naturel des choses. En tant que chef d'expédition, je me sentais responsable d'eux, mais j'étais face à un mur étrange. L'équipe m'échappait. On me cachait la vérité. Je dérangeais un monde auquel je n'appartenais pas et qui me le faisait sentir, silencieusement.

Nous nous mîmes en marche. Les jours derniers, nous formions un cortège bruyant, plein de rires, de chants et de plaisanteries. Cette fois, la colonne avançait sans bruit. Alors que jusque là je laissais marcher en tête une équipe pour frayer le chemin, on me fit signe d'avancer en premier. Toute l'équipe s'effaça pour me laisser passer devant. Il régnait une hostilité sourde à mon égard. Je n'avais pas le choix : face aux quinze porteurs, mon autorité n'avait plus aucun poids. C'est vrai que j'étais un novice, j'étais plus jeune qu'eux, je ne parlais pas leur langue, j'étais étranger dans une jungle qu'ils connaissaient intimement. Peu habitué au maniement de la machette, j'avançais lentement dans les sous-bois touffus. J'hésitais entre plusieurs voies, je revenais en arrière, je prenais des pauses pour récupérer, je négociais avec difficulté les rencontres avec les animaux sauvages, alors que personne ne s'en émouvait. Je me heurtais à une patience sournoise. Les visages étaient impassibles et silencieux, les regards qui épiaient toutes mes actions me mettaient constamment sur le gril. Je me démenais en expirant bruyamment à chaque coup de machette pour faire taire une sensation d'inexistence. J'étais solitaire dans une jungle hostile, en compagnie d'une équipe qui complotait contre moi.

Mes maladresses nous firent perdre plusieurs heures. Un mur végétal nous barrait l'accès de l'emplacement qu'avaient repéré les drones. Je me mis au travail, épuisé par ma nuit blanche et par le travail de la machette. Ma curiosité finit par prendre le dessus, et je me lançais à fond dans l'ultime défrichage. La victoire nous tendait les bras, je devais faire honneur au Profesor Sánchez ! Dans des élans de hargne, je me surprénais à désirer le dépasser, à me moquer de ses travers, à haïr « sa » gravatologie, à crier mon désir impérieux de conquérir le monde et d'écraser toutes les larves qui m'entouraient. Un coup pour Profesor Sánchez qui préfère courir les congrès internationaux plutôt que de travailler sur le terrain ! Un coup pour sa femme, petite bourgeoise



Le roi maya Tepoc I^{er} fait un discours à son peuple, lui annonçant la venue prochaine des spectres

Carnet de croquis de Lionel Milagro.

Copie d'un bas-relief appartenant à l'Instituto International de Gravatología de Cuernavaca

prétentieuse et folle qui joue à la patronne dans les couloirs de l'Institut ! Un autre coup pour Ixchel, sorcière méprisante qui manigance ses coups fourrés sous ses airs modestes ! Un autre coup pour la beauté empoisonnée d'Ixchel ! Deux coups pour ses yeux, deux coups pour son regard menteur ! Une volée de coups pour Tlaxco, pour le cuisinier, pour Pablo, pour toute l'expédition, bande de tartufes, bande de faux-jetons, bande d'hypocrites et de lâches ! Mes féroces coups de machette et mes rigissements à l'effort dispersaient enfin un peu de la tension que j'avais

accumulée depuis la veille. Après une demie heure d'acharnement, la voie était dégagée.

Je fermai les yeux, laissant monter une lente vague de soulagement qui s'apprêtait à balayer mon animosité. La gravatologie était sur le point de triompher. Nous allions enfin pouvoir commencer à fouiller, ce qui ne manquerait pas de ressouder l'équipe. J'avais gardé précieusement une bouteille de tequila pour célébrer ce moment solennel. Je me retournai, fier de mon exploit, pour inviter l'équipe à trinquer. Il n'y avait personne. J'appelais joyeusement l'équipe tout en ingurgitant quelques rasades de tequila. La farce a assez duré, c'est le moment de nous réunir, vous m'avez bien fait marcher, venez, venez fêter, sortez de votre cachette. Je criais, je jubilais, je buvais, je criais encore sans succès, hormis un singe qui s'enfuit en ricanant. L'alcool commençait à me déstabiliser. Je hurlais les quelques mots que j'avais appris en maya yucatèque, en riant de moins en moins. Ma voix se bloqua soudain. Malgré tous mes efforts, plus aucun son ne sortait de ma gorge. Je pris peur, je revins en arrière à la recherche des porteurs, je tournais et retournais sur mes pas, mes jambes se dérobaient. Je dus me rendre à l'évidence : j'étais seul. Les indigènes de la Brujería m'avaient lâchement laissé tomber. Je réalisai qu'ils avaient également pris mon sac et ma carabine. Et que j'avais fini toute la bouteille de tequila.

Soudain, un cliquetis métallique se glissa parmi les bruits de la jungle. Je retrouvais le cauchemar de la veille, qui se brouillait avec mon ivresse. Le danger approchait. Plein de bravache, je saisis fermement ma machette, bien décidé à ne pas me laisser faire. « Clic clic clic clic ». Des gravats échevelés se mirent à traverser l'air, entourés d'une lumière verdâtre. Leurs yeux minuscules, enfoncés profondément dans des orbites sombres, fixaient l'horizon avec une obsession morbide. Leurs cheveux très fins frôlaient mon visage, agaçant mes joues. Leurs ongles effilés griffaient ma nuque avec un crissement strident qui résonnait étrangement dans mon crâne. Leurs coudes et leurs genoux suintants glissaient mollement contre moi, imprimant des traces moites sur la peau de mon ventre frissonnant. Leurs narines exhalaient une haleine fade, aux effluves de fange humide et de pourriture douceâtre qui me soulevaient le cœur. Leurs sexes ternes pendaient, vulves ondulantes au vent et verges à vif, déchiquetées par de longues épines de cactus qui à mon contact écorchaient mes vêtements en longs filaments.

J'avais tiré d'un long sommeil un gigantesque gisement de spectres de gravats. Il en venait de partout, des dizaines, des centaines, des milliers. La Brujería entière s'obscurcissait sous leur danse funèbre. Une nuit étrange recouvrit progressivement le ciel, zébrée de décharges électriques qui faisaient chaque fois bondir mon cœur. Au milieu des gravats volants, je crus voir le visage souriant d'Ixchel qui me chuchotait « C'est à ton tour, mon petit novice, à ton tour, à ton tour, petit novice ». Je l'appelais avec la dernière énergie, mais ses yeux me déchiraient en mille pièces alors que mes cris restaient au fond de ma gorge. Des singes se balançaient sur les branches en hurlant. Leurs visages grimaçants prenaient par moment les traits de Tlaxco, ou de l'un des porteurs, ou de Pablo, le blessé abandonné qui me tendait les bras. Tous m'insultaient en maya yucathèque, une langue agglutinante à harmonie vocalique que bizarrement je comprenais parfaitement.

J'étais un novice qui avait ouvert la porte des forces obscures, la porte des revenants de la civilisation des gravats qui hantaient la jungle de la Brujería depuis des siècles avec leurs questions restées à jamais sans réponse. Tous étaient contre moi, les gravats, les spectres, les singes hurleurs, les vipères fer de lance, les porteurs indigènes, la jungle, les éclairs, le cliquetis. Abandonné de tous, sans vivres, sans eau et sans arme, je grelottait. J'étais complètement paniqué. Les spectres m'avaient traversé de part en part, ne laissant que des lambeaux de certitudes, malmenées, déchirées jusqu'à la moelle. Ma routine était détraquée. Mon paysage n'était fait que de poussières flottantes, de désolations émietées, de gravats informes au milieu des ténèbres de la solitude.

Un oiseau noir se posa devant moi. Un de ces oiseaux aux yeux cerclés d'or que je n'avais jamais vu, qui me dévisageait d'un air austère. Balançant la tête avec des petits mouvements brusques, il clignait des yeux comme s'il bégayait des paupières, il ondulait du cou avec application comme si chaque déglutition devait forcer un excès de salive, son bec claquait par petites salves irrégulières. Toutes ces mimiques se ponctuèrent de bruits cocasses, grognements, craquements, gloussements spastiques. Je me mis à rire devant ce numéro comique, accentué par le sérieux imperturbable de ses ocellades hoquetantes. L'écho de mon rire dégrisa instantanément ma voix. Je riais encore. Ma voix riait. Ma gorge riait. Mon ventre riait. Alors que l'oiseau noir poursuivait son commerce burlesque, il m'apparut clairement que mes égarements n'avaient aucun sens. Ce que je croyais être mon centre, mon axe, ma colonne vertébrale, je les avais perdus ; plus moyen de m'y

agripper. Je poussai un long cri de soulagement qui laissa indifférent l'oiseau noir, entièrement affairé à jouer sa musique mécanique. Je ris à nouveau de son indifférence. La tequila n'avait plus aucun effet sur moi. J'entrepris de me raisonner, non pas de devenir raisonnable, mais de faire face. Je n'avais plus aucune excuse : trop facile de se réfugier dans la panique, de jouer au novice, au petit chef d'expédition, au diplômé ambitieux, au gravatologue de salon, trop facile de m'aveugler dans cette fuite bon marché et aberrante. Mon romantisme naïf baignait dans le ridicule, mes états d'âme suintaient la complaisance stupide. Les excentricités de l'oiseau noir me renvoyaient à mon absurdité, à mes gestes grotesques de pantin mécanique qui s'agitait vainement. J'entrevois un autre Lionel Milagro, débarrassé du poids étouffant de la preuve : la preuve tyrannique de la science, la preuve de la carrière et du succès, les attentes de la famille, les gages de loyauté vis-à-vis de Sánchez et de la gravatologie. Cet autre Lionel m'exaltait autant qu'il m'effrayait.

Comme s'il présentait l'approche d'un danger, l'oiseau noir s'envola brusquement, emportant avec lui ses pitreries et son humeur bouffonne. L'air prit une gravité inattendue alors que la jungle retrouvait ses bruissements habituels.

Momentanément.

Soudain, un spectre solitaire passa à travers les arbres en poussant des plaintes mélancoliques et lugubres qui remuèrent la vase de toutes les douleurs que j'avais éprouvées à ce jour.